-Dossiers Par la foi-

LA SCOLASTIQUE PROTESTANTE

Mark Jones

Sommaire

03 *Introduction : Un gros mot théologique ?*

06 *Définition*

09 *Histoire de l'orthodoxie protestante*

14 *Le contexte de la scolastique protestante*

18 *La méthode scolastique*

22 *Distinctions*

30 *Conclusion*

Introduction

Un gros mot théologique ?

Peu de mots dans les milieux chrétiens évoquent autant de malentendus que celui de « scolastique ». Le « philosopherisme » aristotélicien rigide et rationaliste, aussi connu sous le nom de « scolastique », serait entré dans l'Église à divers moments de l'histoire de l'Église (c'est-à-dire au Moyen Âge et après la Réforme), et la pure clarté biblique des Pères de l'Église et des Réformateurs aurait été éclipsée. Si Calvin, dit-on, a aidé à libérer l'église des chaînes de la scolastique médiévale – celle de Lombard, de Thomas D'Aquin, de Scot, etc. – De Bèze et d'autres après Calvin n'ont fait que défaire tout le bon travail accompli par Calvin et les réformateurs précédents. Voici un résumé grossier, quoiqu'un peu exact, de la façon dont on nous présente souvent les choses. C'est cette conception de l'histoire qui est à l'origine de la vieille historiographie « Calvin contre les calvinistes », aujourd'hui définitivement réduite au silence par les chercheurs depuis une trentaine d'années.

Des recherches récentes suggèrent cependant que la « scolastique », lorsqu'elle est bien définie, avec toutes ses nuances historiques et contextuelles, faisait partie intégrante des époques de la Réforme et de l'après-Réforme jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, où elle a commencé à perdre sa place en théologie – même en théologie réformée. Son influence et sa place dans la Réforme et ses suites ne peuvent pas être petites si l'on considère les sources de connaissance dont disposaient les Réformateurs et leurs héritiers.

Bref, la théologie réformée n'est pas seulement la théologie catholique réformée ou la théologie confessionnelle réformée, mais elle est aussi la théologie scolastique réformée. Même ceux qui, dans la tradition réformée d'aujourd'hui, souhaitent éviter l'étiquette « scolastique » ne savent probablement pas à quel point ils sont redevables à la scolastique et aussi à quel point (peut-être involontairement) leur théologie reste scolastique.

FRANÇOIS TURRETIN (1623-1687) - Grand systématicien scolastique

Définition

Qu'est-ce que la scolastique ?

Scholasticus (signifiant « érudit » dans la culture romaine), signifiait une « personne instruite » dans l'église médiévale. Mais le mot « scolastique » et ses apparentés prennent toutes sortes de sens à l'époque de la Réforme. Habituellement, le contexte aide à discerner l'intention de l'auteur lorsqu'il fait référence à un « scolastique ».

Souvent, les gens ont cru que le mot » scolastique » se référait au contenu, à certaines croyances, mais ce n'est pas du tout le cas. En général, la scolastique se réfère à une méthode particulière. Il y a peut-être un peu de vérité dans le fait que la méthode a un impact sur le contenu, mais généralement la méthode n'affecte pas le contenu, sinon les catholiques romains, les luthériens et les théologiens réformés arriveraient tous aux mêmes conclusions puisqu'ils ont essentiellement adopté la même méthode dans leur théologie au milieu du 16e siècle et au 17e.

M. de Rijk définit la scolastique comme une « méthode appliquée en théologie et en philosophie caractérisée par l'utilisation (pour

l'enseignement et la recherche) d'un système de concepts, distinctions, définitions, analyse propositionnelle, techniques de raisonnement et de contestation »[1]. A un niveau plus restreint, la scolastique inclut les « concepts, les distinctions et les méthodes de raisonnement utilisés pour traiter un sujet particulier »[2]. Ainsi, en utilisant les concepts aristotéliciens (hérités d'Aristote), les scolastiques ont utilisé des distinctions telles que la puissance et l'acte. Ils ont également fait usage de la logique, y compris l'utilisation célèbre du syllogisme. Les termes de l'ère patristique et du Moyen Âge ont été transmis aux réformateurs et aux scolastiques protestants. Ces termes étaient « monnaie courante » dans les discussions et les débats théologiques, mais certainement pas gravés dans la pierre. Puisque la dynamique du débat théologique a changé au cours du XVIe siècle, la théologie scolastique est devenue plus dominante à la suite de phénomènes comme la Contre-Réforme menée par le cardinal catholique romain Robert Bellarmin (1542-1621) et l'influence croissante du Socinianisme et autres erreurs ou hérésies.

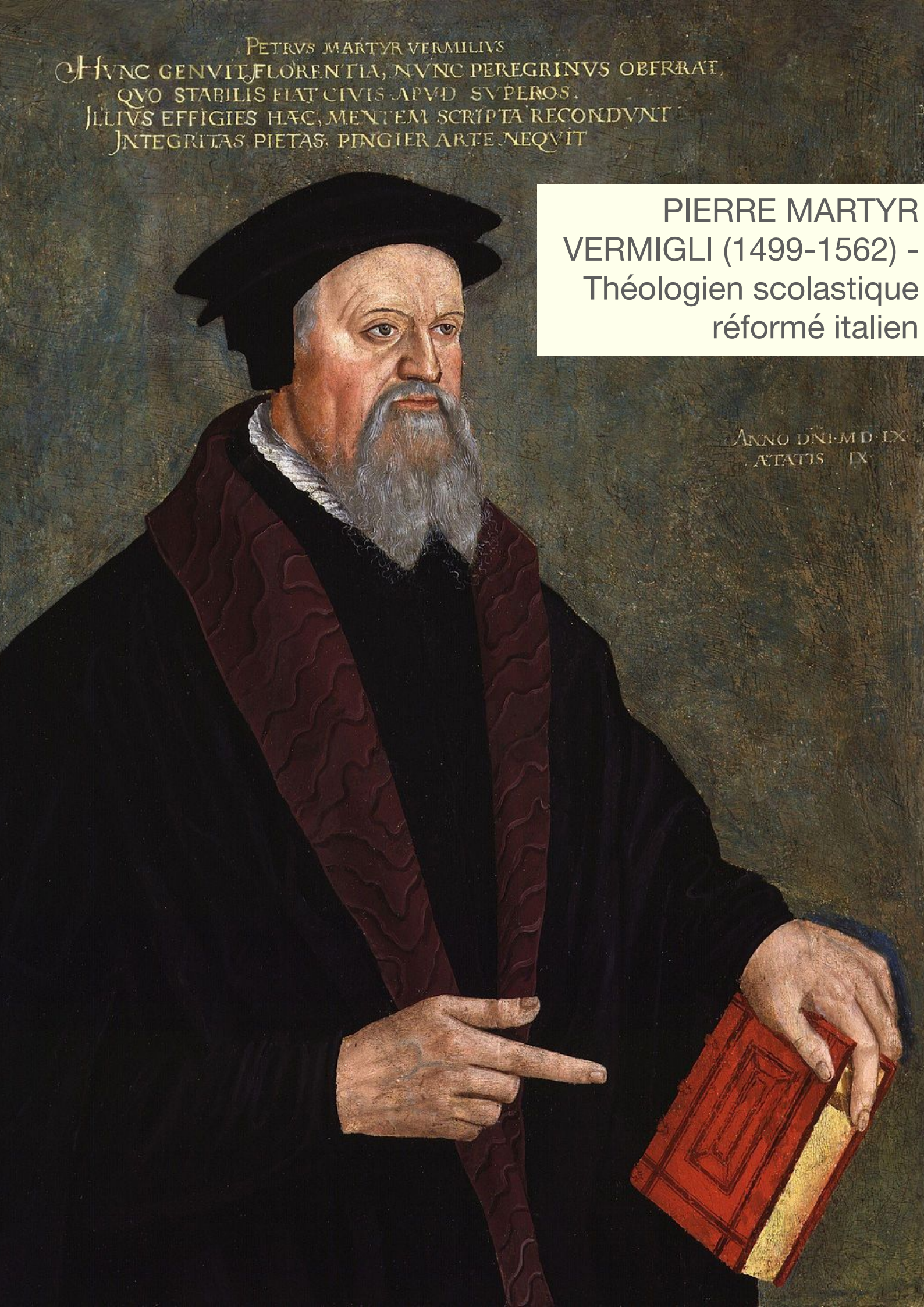
Comme le note Willem van Asselt, « presque tous les théologiens réformés dignes de mention ont écrit une réfutation de Bellarmin, dont le Bellarmin Rendu impuissant de William Ames (Bellarminus enervates, 1626) est devenu le plus célèbre. L'attaque réalisée par Bellarmin était de nature scolastique, et pour le contrer, lui et d'autres théologiens catholiques romains polémiques, il était nécessaire d'utiliser le même appareil : la scolastique. »[3] Bien sûr, les réformés auraient pu adopter un biblicisme plutôt simpliste – criant, « nous laissons la Bible parler d'elle-même » – mais cela n'aurait convaincu personne, même si peut-être les Sociniens auraient été impressionnés d'avoir de tels alliés quant à la méthode !

---

[1]L.M. de Rijk, *Middeleeuwse wijsbegeerte: Traditie en vernieuwing*, 2nd ed. (Assen: Van Corcum, 1988), 111. Traduction d'une citation en Néerlandais par Dolfe Te Velde.

[2]Willem J. van Asselt, Introduction to Reformed Scholasticism (Grand Rapids: RHB, 2011), 99.

[3]ibid, 109



PIERRE MARTYR VERMIGLI (1499-1562) - Théologien scolastique réformé italien

Histoire de l'orthodoxie protestante

La période de la scolastique réformée

La scolastique réformée se réfère à la période de l'orthodoxie des années 1560-1750. Au cours de cette période, nous avons : 1) Orthodoxie primitive (vers 1560-1620) ; 2) Haute orthodoxie (vers 1620-1700) ; et 3) Orthodoxie tardive (vers 1700-1750). Ces dates sont, bien sûr, donnée à titre indicatif, comme si nous passions brutalement d'une période à l'autre. Mais elles nous donnent des époques qui reflètent le climat changeant du discours théologique dû aux événements incroyables précipités par la Réforme.

Dans la période de l'orthodoxie primitive, les réformés étaient généralement dans une période de confessionnalisation et de codification. L'unité était au premier plan dans l'esprit des réformateurs et de leurs successeurs. Les documents confessionnels étaient un moyen d'établir l'unité au fur et à

mesure que les églises protestantes étaient construites. Les théologiens réformés ont commenté les crédos œcuméniques, tels que le Credo des Apôtres, tentant ainsi de prouver leur catholicité. Des documents confessionnels tels que la Confession Gallicane (1559), la Confession Belge (1561) et le Catéchisme de Heidelberg (1563) n'étaient que quelques-unes des dizaines et dizaines de confessions écrites à l'époque de l'Orthodoxie primitive.

Les attaques catholiques romaines contre les revendications des réformateurs pleuvant sur les Églises protestantes, les réponses des réformés devaient être bien faites. En conséquence, les scolastiques réformés ont prouvé dans leurs écrits qu'ils avaient maîtrisé les Pères de l'Église primitive, qu'ils avaient une connaissance encyclopédique de la théologie médiévale et qu'ils pouvaient exégéter les Écritures selon des principes sains d'interprétation. Calvin avait certainement une mémoire formidable, mais même lui pouvait de temps en temps mal citer les Pères. Les idées des réformateurs n'ont été ni rejetées ni remplacées d'aucune façon, mais les scolastiques réformés ont développé leur théologie avec plus de précision en adoptant le vocabulaire philosophique de leurs prédécesseurs depuis l'Église primitive. Les confessions de cette époque sont des confessions catholiques, mais distinctement réformées dans la mesure où elles révèlent le fossé qui ne cesse de se creuser non seulement entre l'Église de Rome, mais aussi entre les réformés et les luthériens. C'était quelque chose que Calvin avait passé du temps à essayer d'éviter, mais finalement l'impasse n'allait jamais être surmontée entre ces deux grands groupes protestants.

La Haute orthodoxie commence à l'époque du Synode de Dort (1618-19). Dort est le premier et le seul synode véritablement international. Ce document confessionnel met également en lumière une autre lacune du protestantisme : les différences émergentes entre les Remonstrants (« Arminiens ») et les théologiens orthodoxes réformés, connus sous le nom de contre-

Remonstrants dans ce contexte. Après Dort, au lieu d'un flot continu de documents confessionnels – à noter cependant le contexte britannique impliquant les théologiens de Westminster dans les années 1640 – nous voyons un nombre croissant d'ouvrages dogmatiques complets, « dans lesquels les résultats des exégèses, formulations dogmatiques, éléments polémiques et expositions des implications pratiques de la doctrine étaient combinés dans un tout imposant. La scolastique de la haute orthodoxie se caractérisait ainsi par une précision croissante dans son appareil théologique. »[4]

NOUS SOMMES AUJOURD'HUI TRÈS REDEVABLE À CES SCOLASTIQUES RÉFORMÉS POUR LEUR TRAVAIL À L'ÉPOQUE DE LA HAUTE ORTHODOXIE.

Dort rejeta les points de discorde des Remonstrants, mais la controverse était loin d'être terminée. La position confessionnelle de Dort devait être défendue au milieu de l'assaut continu des « Arminiens » et de la montée en puissance de leurs proches cousins, les Sociniens. C'est ainsi que les positions réformées complexes et défendues de manière élaborée ont été reprises par Francis Turretin, Petrus van Mastricht et Gisbertus Voetius, entre autres. Suivant les traces d'Amandus Polanus, qui a écrit sa très célèbre Syntagma theologiae christianae (1609), ces théologiens ont écrit des systèmes de doctrine qui continuent d'influencer les théologiens réformés jusqu'à ce jour. Leur méthode était la méthode scolastique, ce qui signifie que nous sommes aujourd'hui très redevables à ces scolastiques réformés pour leur travail à l'époque de la haute orthodoxie. Tout lecteur anglais qui possède l'œuvre de Charles Hodge ou de Louis Berkhof a en sa possession un texte scolastique réformé, même si les traitements de Hodge et de Berkhof sont considérablement moins savants que les théologiens mentionnés ci-dessus.

---

[4]Willem J. van Asselt, Introduction to Reformed Scholasticism (Grand Rapids: RHB, 2011), 133.

L'Orthodoxie tardive a vu l'effilochage d'une grande partie du bon travail accompli par les théologiens réformés. Pourquoi cela ? En partie parce que la méthode scolastique, dont nous parlerons plus en détail plus loin, a été laissée de côté, mais aussi un certain nombre de points de vue philosophiques (cartésianisme, pensée leibnizienne, Wolffianisme et philosophie des Lumières) se sont liés ensemble à la pensée réformée. Les académies ont également vu un changement dans leur approche de la théologie. Les Lumières amenèrent avec elles des courants théologiques et philosophiques changeants, et les bastions de l'orthodoxie réformée devinrent rapidement des bastions de l'hérésie.

LE SYNODE DE DORDRECHT (1618-1619) - en réponse à l'hérésie arminienne

Le contexte de la scolastique protestante

Quel rapport entre humanisme et scolastique ?

LES MOUVEMENTS HUMANISTE ET SCOLASTIQUE ONT PUISÉ DANS LES MÊMES RESSOURCES ET SE SONT HEURTÉS AUX MÊMES QUESTIONS MÉTHODOLOGIQUES ET SUBSTANTIELLES.

La théologie réformée possédait la plupart des centres d'éducation qui étaient chargés de former les théologiens. Comme le fait remarquer Muller, « le développement de l'orthodoxie scolastique réformée se trouve en grande partie dans la culture intellectuelle des académies et universités protestantes qui prospéraient alors ».[5] Dans ce contexte académique, nous trouvions un phénomène historique

[5] *PRRD*, 1:34.

complémentaire et non pas opposé : l'humanisme. Comme l'explique Dolf Te Velde, « les mouvements apparemment opposés, intitulés « humanisme » et « scolastique », ont puisé dans les mêmes ressources et se sont heurtés aux mêmes questions méthodologiques et substantielles, leur donnant un terrain d'entente ».[6]

Si le terme « scolastique » a plusieurs sens, « humanisme » n'a pas non plus de définition nette. Le lieu et l'époque déterminent grandement le type d' « humanisme » qui a émergé dans certaines parties de l'Europe. Le terme « humaniste » est apparu au XVe siècle, décrivant celui qui pratiquait les sciences humaines (umanista). Une telle personne étudiait la grammaire, la rhétorique, la poésie, l'histoire et l'éthique. La formation humaniste comprenait l'étude rigoureuse du latin et souvent du grec classique. Le latin est la langue des éduqués, non pas du « barbare ». La connaissance du latin ouvre tout un monde de théologie que la plupart des pasteurs réformés d'aujourd'hui ne connaissent pas. La facilité avec laquelle certains diplômes sont décernés aujourd'hui serait une obscénité au XVIIe siècle.

L'humanisme qui a influencé les réformateurs, comme Calvin, était l'humanisme nord-européen. Selon van Asselt, « l'humanisme de l'Europe du Nord est d'abord allé de pair avec la Réforme primitive et, en prêtant attention aux écrivains de l'antiquité classique, a tenté d'établir un lien entre l'étude des classiques et l'étude de la Bible ».[7]

Par le passé, les universitaires ont essayé de faire de la scolastique et de l'humanisme des ennemis, et non des amis : Calvin l'humaniste contre De Bèze le scolastique. Cependant, l'humanisme chrétien n'est pas du tout un ennemi des méthodes scolastique médiévales. Ils ont coexisté pacifiquement dans de

---

[6]"Reformed Theology of Scholasticism" in … 223

[7]Introduction to Reformed Scholasticism, 76.

nombreuses universités à l'époque de la Réforme. En effet, la capacité d'utiliser la langue (le latin et le grec classique) ne peut qu'aider les scolastiques réformés, dont certains se réunissent (autour d'un café !) pour discuter de théologie en grec classique plutôt que dans leur langue maternelle (par exemple, le néerlandais) ou en latin (leur seconde langue).

Non seulement les universités, mais aussi les académies réformées, liées aux Eglises, étaient des viviers pour les scolastiques réformés. Les étudiants ont souvent voyagé pour trouver les meilleurs professeurs dans ces académies. Peut-être l'académie la plus célèbre était à Genève où Théodore De Bèze enseignait. Caspar Olevianus, Franciscus Junius et Jacob Arminius ont tous fréquenté l'académie de Genève et ont reçu une éducation scolastique réformée approfondie. Ces deux derniers ont fini à l'Université de Leyde, avec Arminius satisfaisant ses examinateurs réformés sur des sujets comme le pactum salutis. Au moment de la mort de Calvin, plus de trois cents étudiants étaient inscrits à l'académie de Genève, dont quatre-vingt pour cent venaient de l'extérieur de Genève.[8] Des académies réformées ont été créées en Allemagne, en Angleterre, en Écosse, en France et aux Pays-Bas. Puisque presque tous les grands travaux théologiques de l'époque étaient écrits en latin, nous ignorons aujourd'hui en grande partie la somme impressionnante de connaissance qui est sortie de ces académies.

[8] *ibid*, 112

JEAN CALVIN (1509-1564) et THÉODORE DE BÈZE (1519-1605), côte à côté sur le Mur de la Réforme

La méthode scolastique

L'organisation de la disputatio *et des* loci

Au fur et à mesure que la théologie réformée se développait, une attention croissante était accordée à la méthode. Pour faire de la théologie avec clarté, une certaine méthodologie a été utilisée pour donner de la cohérence au système réformé. Naturellement, il y a un éclectisme de méthode parmi les théologiens réformés. Tous les théologiens réformés, dans leur quête de vérité, ont développé leur théologie à partir des Écritures. Mais ils n'hésitaient pas à accepter des éléments de la tradition philosophique chrétienne et non chrétienne si de tels outils philosophiques pouvaient les aider à mieux énoncer et défendre la vérité.

La dernière édition des Loci Communes de Melanchthon nous offre un aperçu de la méthodologie qui sera utilisée par les scolastiques réformés dans leurs vastes travaux sur l'ensemble de la théologie. L'ordre selon la méthode du locus a été adopté par la plupart des théologiens réformés qui passaient souvent de l'Écriture à Dieu, à la Trinité, etc. Sous chaque locus, l'auteur

argumentait souvent contre ses adversaires (par exemple, anabaptistes, catholiques romains, sociniens) afin de faire connaître la vérité.

Outre la méthode des loci, les scolastiques réformés ont également utilisé la disputatio (note : « controverse », ou « débat public »). Mais même les controverses étaient souvent organisées comme les loci. Les étudiants débattaient de théologie selon un ensemble de thèses, souvent organisées par le professeur pour qu'un étudiant se défende contre les attaques de ses adversaires. Des questions de type aristotélicien sont fréquemment utilisées pour ordonner la disputatio (la technique de la quaestio). Ce sont donc ces types de questions qui structuraient les différents débats théologiques :

1. Que signifie ce terme ?
2. Ce que ce terme désigne existe-t-il ? L'objet existe-t-il ?
3. Qu'est-ce que c'est ? Quel est cet objet ?
4. Quelles sont ses parties ?
5. Quels sont les aspects spécifiques que l'on peut discerner ?
6. Quelles sont les causes de l'objet ?
7. Quels effets ou conséquences en découlent ?
8. À quelles autres entités est-il lié ?
9. Quelles sont les choses qui lui sont opposées ou sont en contradiction avec lui ?[9]

La méthode des loci et la méthode de la disputatio intégrèrent toutes deux ces types de questions énumérées ci-dessus. Comme Dolf Te Velde l'indique clairement dans son Introduction to Synopsis Purioris Theologiae (Synopsis d'une théologie plus pure), « Ces genres ont en commun des caractéristiques importantes : une délimitation claire du sujet étudié ; un vif intérêt pour les définitions ; un traitement exhaustif des aspects

[9]Questions tirées de Dolf Te Velde's Introduction to Synopsis Purioris Theologiae, Latin Text and English Translation, Volume 1/Disputations 1-23 edité par Dolf Te Velde, et al. (Leiden: Brill, 2014), 5.

pertinents au moyen d'une structure thématique ; un usage fréquent des distinctions, en partie pour anticiper un traitement des différents éléments du sujet, en partie pour résoudre les difficultés qui sont présentes dans la définition initiale ; des déclarations explicites, des preuves et arguments qui soutiennent sa position, et une réfutation correspondante des contre-arguments ».[10]

De plus, les quatre « causes » (empruntées à Aristote) faisaient partie intégrante de la clarification de nombreuses questions théologiques épineuses. Les causes efficiente, formelle, matérielle et finale aident à expliquer, par exemple, comment et pourquoi Dieu fait ce qu'il fait.

[10] "Introduction," 4.

L'ÉCOLE D'ATHÈNES - fresque du peintre italien RAPHAËL (1483-1520), représentant en son centre Aristote et Platon, influences majeures de la scolastique.

Distinctions

Les distinctions, essentielles à la méthode scolastique

L'une des caractéristiques de la Scolastique réformée est l'utilisation de distinctions. Les Réformés ont hérité de cette méthode théologique du Moyen Âge. Les catholiques romains, les luthériens et les théologiens remonstrants ont également utilisé des distinctions pour présenter leur propre théologie. Des mots et des termes ambigus se retrouvent souvent dans le discours théologique, ce qui nécessite l'utilisation de distinctions pour aider à clarifier précisément ce que l'on veut dire.

Sinclair Ferguson fait valoir un bon point dans son livre, The Trinitarian Devotion of John Owen (p. 47), concernant l'utilité des distinctions :

> « Scolastique est souvent utilisé comme une insulte théologique destinée à introduire une mauvaise connotation. Pourtant, les gens qui l'utilisent sont parfois ceux-là mêmes qui s'enflamment au quart de tour si des étrangers qualifient une balle rapide de « slider » (au

baseball) ou confondent un eagle avec un double bogey (au golf) ou, encore, décrivent une personne vivant en Caroline comme un « Yankee » ou un Scott comme « Anglais » ! Ne s'agit-il pas simplement de distinctions « scolastiques » ? Poser la question, c'est y répondre. Une bonne compréhension implique toujours de faire des distinctions prudentes. »

UNE BONNE COMPRÉHENSION IMPLIQUE TOUJOURS DE FAIRE DES DISTINCTIONS PRUDENTES

Au début de la période moderne, les étudiants en théologie étaient formés à faire des distinctions justes et correctes. Idéalement, les distinctions devraient aider, et non entraver, l'exégèse. Ainsi, par exemple, considérez la distinction entre le pouvoir absolu de Dieu (de potentia absoluta Dei) et le pouvoir décrété de Dieu (de potentia ordinata Dei). Le pouvoir absolu de Dieu est ce pouvoir de faire ce qu'il n'accomplira pas nécessairement (i.e., transformer une pierre en pain). Son pouvoir décrété implique son décret de faire ce qu'il a ordonné d'accomplir. Très simplement, ce que Dieu est capable de faire n'est pas synonyme de ce qu'il a choisi de faire.

Cette distinction semble avoir un fort soutien biblique. Voici un exemple de la puissance absolue de Dieu : « Et ne prétendez pas : 'Nous avons Abraham pour père', car je vous le dis, Dieu est capable, de ces pierres, de susciter des enfants d'Abraham » (Mt 3,9).

Dans un autre passage, le Christ réunit le pouvoir absolu de Dieu avec son pouvoir décrété : « Pensez-vous que je ne puisse pas faire appel à mon Père, et qu'il m'enverra aussitôt plus de douze légions d'anges ? Mais comment donc les Écritures devraient-elles s'accomplir s'il en était ainsi ? » (Matt. 26:53-54).

Dieu aurait pu envoyer plus de douze légions d'anges pour sauver Christ de sa passion, mais, selon son pouvoir décrété, il ne l'a pas fait.
Un indice de cette doctrine peut même être trouvé dans la tentation du Christ. Satan a tenté Jésus de transformer les pierres en pain pour prouver qu'il était le Fils de Dieu. Mais Jésus (qui aurait pu le faire selon sa puissance) ne l'a pas fait parce que les Écritures étaient sa règle de vie, et non le diable, ou même ce que Jésus lui-même aurait pu faire (Mt 4:3-4).

Dans le domaine de la justification, il faut connaître la cause formelle, la cause matérielle et la cause instrumentale.[11]

Il faut connaître la différence entre une « aestimatio » et une « secundum veritatem », car elle était au cœur du débat entre les Remonstrants et les Réformés sur la doctrine de la justification par la foi. Arminius a créé d'un concept, connu sous le nom d'acceptilatio. La foi imparfaite est acceptée (par l'estimation gracieuse de Dieu) comme justice. Ou, pour le dire autrement, l'acte humain de foi est par grâce compté comme justice évangélique, comme s'il était l'accomplissement complet de la loi entière. Cet acte humain authentique naît de la capacité de choisir (liberum arbitrium). Dieu a une « nouvelle loi » dans l'alliance évangélique, par laquelle la foi répond aux exigences de l'alliance. Sur la soi-disant « cause formelle », il y avait une différence importante entre les deux camps. Comme nous l'avons noté, pour les Arminiens, l'imputation est une aestimatio – Dieu considère notre Justice (c.-à-d. l'acte de foi) comme quelque chose qu'elle

---

[11]Chaque théologien devrait être à l'aise avec les notions suivantes :
- justification activa et passiva
- habitus et actus fidei (La distinction acte-habitus est similaire à la distinction acte-pouvoir. Dieu donne le pouvoir mais nous réalisons l'acte.)
- unio mystica et unio foederalis
- justificatio ante fidem et post fidem
- impetratio et applicatio
- justificatio a priori et a posteriori
- justificatio in foro dei et in foro conscientiae

n'est pas (c.-à-d., parfaite). Les réformés, cependant, considèrent l'imputation comme un secundum veritatem – Dieu considère la justice de Christ comme notre justice, précisément parce qu'elle l'est, par union avec Christ. Le verdict que Dieu rend à son Fils est précisément le même verdict qu'il rend à ceux qui appartiennent au Christ, mais seulement par imputation. Ce débat montre que les deux partis pouvaient utiliser des catégories scolastiques, mais c'est finalement l'exégèse qui a conduit à des positions différentes.

Au XVIIe siècle, de nombreux théologiens réformés utilisaient la distinction entre le droit à la vie et la possession de la vie pour expliquer la nécessité des bonnes œuvres pour le salut tout en protégeant la grâce du salut par le Christ seul. Petrus van Mastricht utilise cette distinction de la manière suivante :

> « dans la mesure où Dieu, dont nous atteignons [les exigences] de la loi par le seul mérite du Christ, ne veut pas accorder la possession de la vie éternelle, à moins qu'elle ne soit précédée, au-delà de la foi, d'oeuvres bonnes. Nous avons déjà reçu le droit à la vie éternelle par le mérite du Christ seul. Mais Dieu ne veut pas accorder la possession de la vie éternelle, à moins qu'il n'y ait, à côté de la foi, aussi de bonnes œuvres qui précèdent cette possession (Heb. 12:14 ; Mt. 7:21 ; 25:34-36 ; Rom. 2:7, 10). »[12]

La prise de conscience de ces distinctions – quelque chose que l'Église réformée a perdu au XXe siècle – aurait pu résoudre beaucoup de problèmes qui ont surgi en raison de l'imprécision

[12]"…in quâ vitæ æternæ jus, sub prima periodo collatum, & sub secundà continuatum, ad possessionem etiam promovetur: hîc bonorum operum non tantum prasentia requiritur; sed etiam qualiscunque efficacia, quatenus saltem Deus possessionem vitae aeternae, cujus jus solo dudum obtinemus Christi merito, non vult conferre, nisi, praeter fidem, praeviis bonis operibus Heb. xii. 14. Matth. vii. 21. & xxv. 34–36. Rom. ii. 7, 10." Peter van Mastricht, *Theoretico-practica theologia, qua, per singula capita Theologica, pars exegetica, dogmatica, elenchtica & practica, perpetua successione conjugantur…* (Amsterdam, 1724), 704–5.

des formulations doctrinales sur la question de la justification.[13]La scolastique n'était pas le problème, mais il aurait très bien pu être la solution.

En termes d'expiation, un étudiant en théologie devrait non seulement comprendre la distinction entre efficacité et suffisance, mais il devrait idéalement connaître la différence entre « acceptatio » et « acceptilatio » et la différence entre les moyens « d'approvisionnement » (medium impetrationis) et les moyens d'application (medium applicationis).

La mort du Christ est une œuvre qui peut être comprise soit comme une cause physique, soit comme une cause morale. Selon John Owen : « Les causes physiques produisent leurs effets immédiatement, et le sujet doit exister pour que la conséquence ait lieu. Les causes morales « n'engendrent jamais immédiatement leurs propres effets »[14]. La mort de Christ était une cause morale, et non physique. Ainsi, ceux pour qui il est mort n'ont pas besoin d'être vivants au moment de sa mort pour recevoir les bienfaits de son sacrifice par substitution. Les causes physiques n'exigent pas d'actes humains, mais les causes morales en exigent. Soit dit en passant, la distinction utilisée par Owen n'était pas la sienne, mais elle a été mentionnée plus tôt par le jésuite Suarez (1548-1617).[15]

Les distinctions théologiques nous aident aussi dans notre doctrine du péché. Ainsi, Maccovius soutient :

> « 1. Le péché est soit le péché originel, soit le péché réel.

---

[13]Voyez par exemple, Ian Hewitson, Trust and Obey: Norman Shepherd and The Justification Controversy at Westminster Theological Seminary (Minneapolis: NextStep Resources, 2011); W. Stanford Reid, An Evangelical Calvinist In The Academy Mcgill-Queen's Studies in the History of Religion (Toronto: McGill-Queen's University Press, November 2004).

[14]*Works*, 10:459.

[15]Franciscus Suarez, *Disputationes Metaphysicae*, 17.2.6. Ed. C. Berton, Opera Omnia Suaresi XXV. (Paris: L. Vives, 1861), 585.

Le péché originel, qui jaillit d'Adam, est le péché dans lequel et avec lequel nous sommes nés et qui commence au moment où nous devenons des êtres humains.

2. Le péché originel est soit imputé, soit inhérent.

Imputé à nous comme si nous l'avions commis nous-mêmes.

Le péché inhérent est une dépravation de notre nature, et donc une inclination au mal.

3. L'imputation est un acte moral, pas un acte physique.

Il n'est pas nécessaire que cette personne existe au moment de l'acte, mais seulement qu'elle existe un jour.

De plus, une distinction peut être faite entre le péché commis par faiblesse et le péché commis par plein désir. Seuls ceux qui sont chrétiens peuvent pécher par faiblesse.

Les vrais croyants pèchent plus sérieusement que les incroyants.

A) Parce que nous avons plus de connaissances
B) Parce que nous avons le pouvoir de résister.

Les incroyants pèchent plus sérieusement que les croyants.

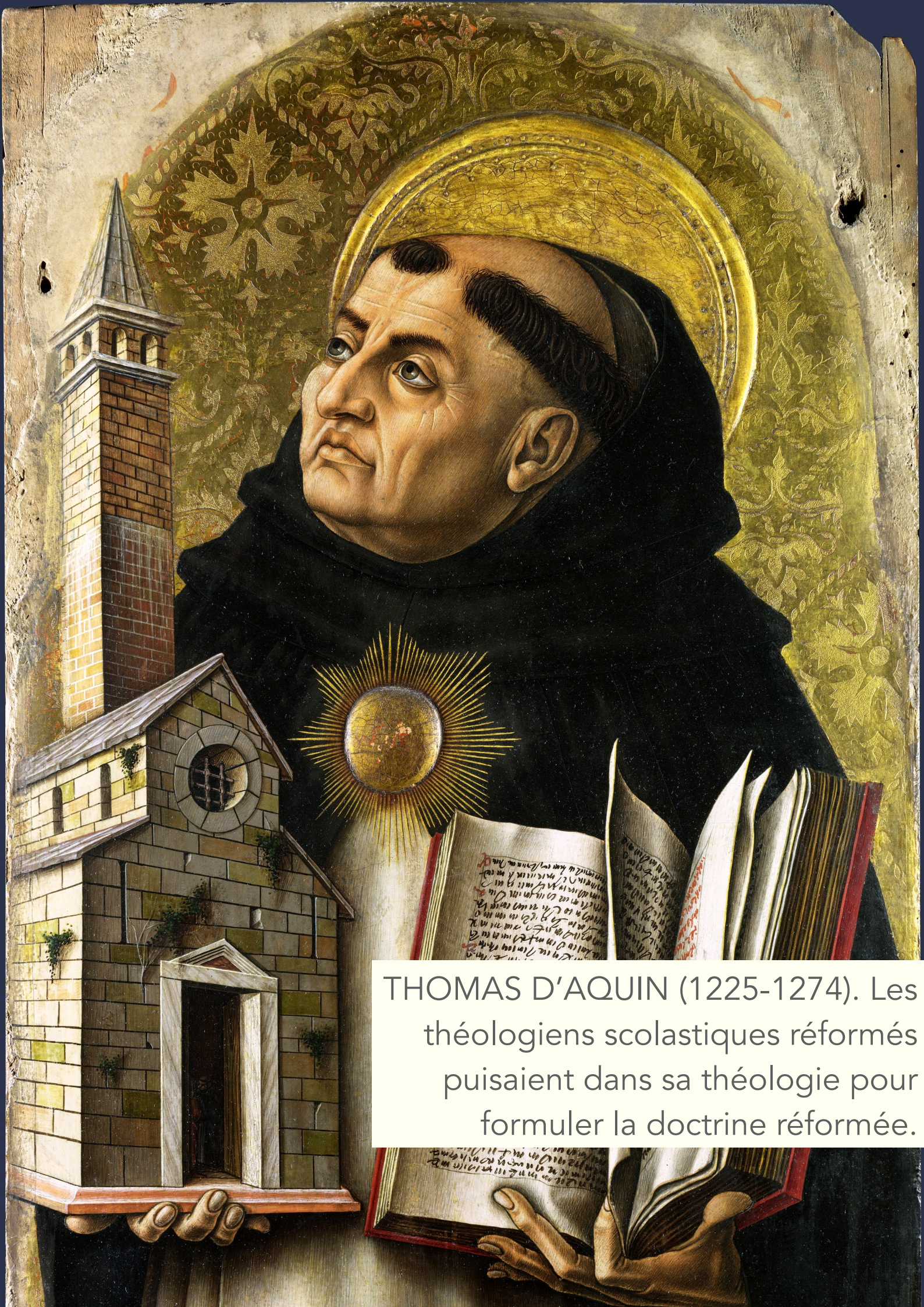
A) Parce qu'ils se précipitent dans le péché avec un grand désir, mais les croyants avec une volonté brisée.

B) Les fidèles ressentent de la tristesse (repentance) à propos de leurs péchés commis, mais les incroyants ne la

ressentent pas (ils regrettent seulement les conséquences). »[16]

Les scolastiques réformés comme Maccovius sont clairement redevables à la tradition thomiste. Mais ils n'ont pas non plus peur de critiquer les distinctions médiévales lorsqu'ils cherchent à établir une doctrine réformée. Parfois, comme dans le cas de Maccovius, il dira simplement d'une certaine distinction qu'elle est « complètement inutile ». Cette construction éclectique montre que les théologiens réformés doivent interagir de manière critique avec la tradition, même s'ils en dépendent fortement. Même Calvin fait l'objet de critiques dans les écrits des derniers scolastiques orthodoxes réformés, bien qu'il y ait souvent un ton de révérence/respect pour lui pendant qu'ils expliquent pourquoi et comment il avait tort ou était imprécis.

[16]Scholastic Discourse: Johannes Maccovius (1588–1644) on Theological and Philosophical Distinctions and Rules (Apeldoorn: Instituut voor Reformatieonderzoek, 2009), 181-83.



THOMAS D'AQUIN (1225-1274). Les théologiens scolastiques réformés puisaient dans sa théologie pour formuler la doctrine réformée.

Conclusion

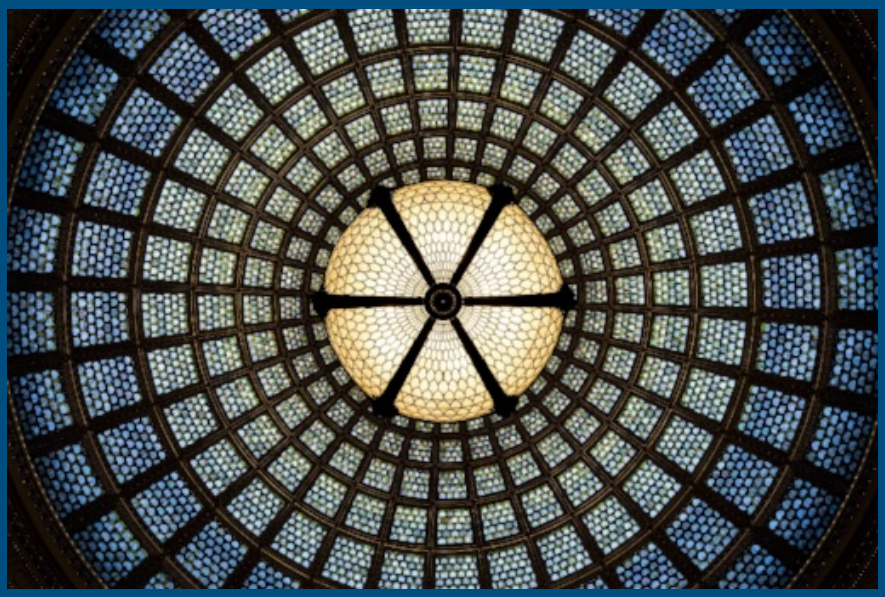
La scolastique : un trésor à redécouvrir

La scolastique réformée a été un grand don à l'Église qui a été largement sous-estimé ou ignoré dans notre contexte actuel. Ceux qui veulent embrasser la théologie réformée ont besoin de connaître quelque chose de notre histoire réformée. La lecture de l'Institution de Calvin est un bon début, mais c'est juste un début. Même une connaissance superficielle de la scolastique, que cette série ne vise qu'à résumer, ne peut que nous aider à éviter de faire de fausses suppositions sur la scolastique réformée.

Karl Barth a fait remarquer un jour, avec une certaine ironie, que « la peur de la scolastique est la marque d'un faux prophète » (Church Dogmatics I/1.279). En effet. Mais au moins, la crainte de la scolastique pourrait suggérer une certaine connaissance de la question ; tandis que l'ignorance est encore pire, surtout quand elle concerne une si grande partie de notre héritage réformé.

L’auteur

Le Rev. Mark Jones (PhD, Université de Leiden) est ministre à l’Église Faith Vancouver depuis 2007. Il est aussi Associé de Recherches à la Faculté de Théologie de l’Université du Free State, Bloemfontein, Afrique du Sud. Dr. Jones est l’auteur de nombreux ouvrages, dont le récent Connaître Christ.

Ce dossier vous est proposé par le blog Par la foi et est une traduction de l’article « What is Protestant Scolasticism ? », publié sur The Calvinist International.

Retrouvez-nous sur www.parlafoiblog.wordpress.com